**Choisir**

Choisir c’est renoncer. (André Gide)

Bip … Bip … Bip …

L’esprit encore embrumé par le sommeil, je n’arrive pas à me décider à ouvrir les yeux. Le réveil ? Déjà ? J’ai l’impression d’avoir posé la tête sur mon oreiller il y a à peine quelques secondes. Ce n’est pas l’heure, pas possible. Je décide de garder les yeux fermés et le bruit contrariant s’évanouit peu à peu. Impossible de me rendormir bien entendu. Après un court moment, du moins c’est ce qu’il me semble, je me résigne. Dans un premier temps, je reste totalement immobile, mon cerveau n’arrive pas à interpréter ce que je vois. Une plage de sable blanc, une mer bleu turquoise avec son doux ressac, un soleil éclatant sans être aveuglant, un ciel sans nuage… Un rêve.

Mon cerveau se décide enfin à fonctionner. OK, un rêve donc. Je ne suis pas réveillée, je suis au fond de mon lit et mon rêve s’annonce bien. Autant en profiter tant que ça dure. Je me relève tout doucement. Je me rends compte que je suis sur une chaise longue, dans la partie haute de la plage, à l’ombre des cocotiers. Je regarde autour de moi… pas âme qui vive. J’inspecte d’un coup d’œil ma tenue : T-shirt, short, baskets, au moins je suis raccord avec le lieu et le temps. Dans la réalité, on est en plein mois de Janvier. Cela aurait été dommage de se réveiller au paradis avec un jean, un pull col roulé et des bottes. J’inspecte une nouvelle fois les environs. A une centaine de mètres sur ma gauche, une cabane sur pilotis, comme on peut en voir dans les catalogues des agences de voyage. Tahiti ? Bora-Bora ? cela n’a pas vraiment d’importance. Le principal, c’est de profiter de ce paysage idyllique. J’avance doucement en direction du bungalow. Les pilotis soutiennent une jetée de bois sur une trentaine de mètres. Elle s’incurve doucement vers la droite pour former les trois-quarts d’un cercle et se termine par le bungalow, tout en rondeur avec un toit de chaume. Typique des clubs de vacances pour touristes en mal d’exotisme. Un peu cliché mais charmant malgré tout. Je m’approche tranquillement de l’entrée du bungalow. Je ne m’attends pas à ce qu’il soit occupé, c’est mon rêve après tout et j’ai décidé que ce serait Mon bungalow. Je pousse la porte, comme il fallait s’y attendre, elle n’est pas fermée à clef.

Un salon en rotin, un canapé, une table basse et une cuisine ouverte dans le fond de la pièce. Pas de télévision. Il n’y a pas internet au paradis ? Sur la gauche, une double porte-fenêtre avec vue imprenable sur la grande bleue. Sur la droite, deux portes. Je jette un rapide coup d’œil dans les deux pièces adjacentes : une salle de bain et une chambre. Est-ce qu’on dort dans un rêve, me demandais- je avec dérision ? Est-ce qu’on a besoin de manger ? d’aller aux toilettes ? Je me dirige vers la cuisine et j’ouvre le frigo. Vide. Bon, cela répond à ma question. Mais après tout, c’est mon rêve… Je ferme les yeux, je me concentre et j’ouvre de nouveau la porte : les étagères de verre sont désormais remplies de nourriture et de boissons. Je me prépare un en-cas, fruits, sandwiches, soda, que j’emmène dans le salon. Je fais coulisser la porte-fenêtre puis je m’installe sur le canapé, l’assiette sur les genoux, et je sirote mon verre, en contemplant la mer, avec la plage en toile de fond. Je sens une certaine léthargie m’envahir. Est-il possible d’avoir sommeil dans un rêve ? je me dépêche de finir mon repas, je repose mon assiette sur la table basse qui repose à mes pieds. Mes yeux se ferment malgré moi.

Bip … Bip … Bip …

Je garde les yeux fermés. J’ai le sentiment que je dois d’abord décider de la suite des évènements avant de les ouvrir. Je poursuis mon rêve ou bien j’éteins ce fichu réveil et je reprends le cours de ma vie ? J’hésite. Encore un instant sans la grisaille de ce mois de Janvier, sans le stress de cette recherche de stage qui n’aboutit pas. Vingt-neuf demandes et quatre réponses, toutes négatives. C’est si difficile de prendre deux secondes pour envoyer un e-mail ? Même si c’est pour dire « Merci, mais non merci » ? J’hallucine.

Pourquoi ne pas profiter encore un peu de ce monde sans angoisse, sans conflits parentaux, sans cours interminables, sans COVID ? Oublier cette épée de Damoclès suspendue en permanence au-dessus de ma tête : réussir ses études, réussir son boulot, réussir sa vie. Réussite quand tu nous tiens… Suivre un chemin tout tracé, rentrer dans un moule préétabli. Je n’en veux pas, je n’en ai pas envie. Mais comment résister à la pression sociale, à ce que les autres attendent de nous, au regard qu’ils nous portent en cas d’échec ? Je laisse le bruit métronomique s’éloigner de moi et j’ouvre les yeux. Retour au rêve.

Je prends mon temps. On ne peut pas dire que je sois pressée. Je prends une douche, plus par plaisir que par nécessité, je fouille dans les armoires. Surprise ! Mes vêtements préférés s’y trouvent, rangés comme par magie. Je m’habille. Je déjeune rapidement et je décide d’aller me balader. Toujours personne à l’horizon. Il est bien solitaire, ce rêve…

Je rejoins la plage et je marche tranquillement le long du rivage. Seul le bruit des vagues et des mouettes pour rompre le silence qui m’entoure. Le temps passe sans que je puisse définir s’il s’est écoulé une heure ou une matinée. Je vis à mon rythme, sans la contrainte de la montre dont je ne peux me passer dans la vie réelle et qui a disparu, comme par enchantement, de mon poignet. Retour au bungalow. Je me change, j’enfile un maillot de bain, j’attrape un masque de plongée qui traîne miraculeusement dans un coin de la chambre et je m’en vais explorer les fonds sous-marins. Je ne suis pas une experte de la plongée mais tout semble si simple, comme instinctif. J’ai l’impression de passer des heures au fond de l’eau, à contempler les poissons, les coraux, les fonds sablonneux, l’esprit vidé de tous les soucis du quotidien et rempli par la beauté élémentaire et naturelle qui m’entoure.

Retour au bungalow, je me change de nouveau, j’avale rapidement un repas. Retour sur le canapé. Je commence à m’ennuyer. Je ferme les yeux, je me concentre et je fais apparaître ma meilleure amie. On se regarde toutes les deux et on se met à rire. Je lui raconte mes dernières péripéties, ce rêve dans lequel j’ai décidé de l’incruster. On discute comme si de rien n’était, comme à notre habitude. Et pourtant, un certain malaise m’envahit. Rien ne semble naturel dans cette conversation. Les mots qui sortent de sa bouche ne lui appartiennent pas vraiment, je ne reconnais ni ses expressions, ni son phrasé, ni même son sens de l’humour. Je me fais l’effet d’un ventriloque. C’est mon rêve, mon esprit, c’est donc moi qui écris les dialogues. Mais même si la conversation se fait à deux, elle ressemble de plus en plus à un monologue. Aussi ennuyant qu’une partie d’échecs en solo, où l’on joue à la fois les blancs et les noirs. Je persiste malgré tout. Je ne veux pas la laisser partir. Nous passons la fin de la journée à discuter, à faire des jeux idiots. La gaîté est forcée, le rire tout sauf naturel. Je suis déçue. J’écourte la soirée, je me sens fatiguée. L’air de la mer sans aucun doute. Je ris intérieurement. Je m’installe dans le canapé, mon amie disparaît. Je ferme les yeux.

Bip … Bip … Bip …

Décidément, ça n’en finit pas… Se réveiller *or not* se réveiller ? Malgré ma journée mitigée d’hier, j’hésite encore. Je ne suis pas obligée de rester ici, je suis libre d’aller où je veux. Zéro restriction, zéro contrainte, zéro obligation. Pourquoi ne pas en profiter encore un peu ? Ce n’est pas comme si je manquais à quelqu’un… je dors ! Allez, on oublie le réveil encore pour cette fois. J’ouvre les yeux. Retour au bungalow. Je prends mon temps, rien ne presse. Une fois prête, je m’assois sur le transat de la terrasse et je réfléchis à l’étape suivante. Où aller ? et avec qui ? Je pense à ma mère, à ce voyage au Japon qui est toujours au programme, dans la colonne À Faire mais maintes fois reporté. Après le Bac, après le COVID, après le Bachelor Universitaire de Technologie. Ce n’est pas qu’elle ne souhaite pas y aller, elle me l’a promis et elle le fera, je le sais. C’est juste que le temps file et qu’il y a toujours une bonne raison pour ne pas pousser la porte de l’agence de voyage et réserver une date. Alors pourquoi pas maintenant ? C’est décidé, cap sur le Japon.

Je ferme les yeux et j’essaye de m’imaginer à quoi pourrait ressembler l’aéroport de Tokyo. Je n’y suis jamais allée, comment le saurais-je ? Je n’avais pas pensé à ça. Certes, mon rêve peut m’emmener où je veux, mais seulement si l’endroit m’est familier ou alors, sinon, il me faut une imagination à la fois débordante mais suffisamment réaliste pour que l’expérience soit plaisante. À quoi bon se projeter au Japon si c’est pour tout inventer de toutes pièces ? Mon rêve ne peut se fabriquer que sur la base de ce que je connais, de ce que j’ai vécu. Le Japon que je pourrais visiter dans ce rêve serait un décor de carton-pâte, issu de mon imagination, de l’image que je m’en fais, qu’elle soit juste ou complètement erronée, de ce que j’aurais pu en voir à la télé ou dans les livres. Impossible de ressentir le plaisir de la découverte, de la première fois. J’essaye de me transporter dans les Studios Ghibli à Mitaka City mais je n’arrive à rien. Je suis dans un *No Man’s Land*, rien autour de moi si ce n’est une brume dense et opaque. Je me force à me représenter le studio tel que je me l’imagine, les dessinateurs penchés sur leur table à dessin, les animateurs le nez rivé sur leur écran d’ordinateur. Tout est là, devant mes yeux mais où est le sentiment d’étonnement, d’émerveillement ? C’est comme penser à une œuvre d’art et l’avoir en face de soi. La sensation ne peut être la même. Le souvenir amenuise les détails, ternit l’émotion.

J’abandonne l’idée du pèlerinage aux Studios Ghibli, de la visite de Tokyo et de la découverte du Japon mais je ne veux pas renoncer pour autant. Disney World ! Ça fait partie du top 5 sur ma To-Do list. J’essaye de réfléchir, de me projeter, mais je me heurte aux mêmes écueils. Je peux tenter d’imaginer à quoi ça pourrait ressembler, je fais appel à ma mémoire, à ce que j’ai pu voir sur leur site Web mais l’image que je crée dans mon esprit ressemble à s’y méprendre à celui de Marne la Vallée que je connais par cœur compte tenu du nombre de fois où j’y ai trainé ma mère et je ne peux m’empêcher de le superposer à celui, flou, d’Orlando en Floride.

Je jette l’éponge. Finalement, ce rêve a assez duré. Ma famille me manque, mes amis me manquent, mon lapin et mon chien me manquent, bref, ma vie me manque. Je suis prête à repasser de l’autre côté du miroir. Je ferme les yeux. Encore une fois, probablement la dernière, mon esprit s’embrume et s’endort.

Bip … Bip … Bip …

Cette fois, je sais ce que je dois faire. Où est ce fichu réveil ? J’essaye de bouger ma main droite pour l’atteindre, comme à mon habitude, mais j’ai l’impression qu’elle pèse une tonne. Je réussis à peine à remuer mes doigts. Je tente l’expérience encore une fois, ma main se déplace tant bien que mal de quelques centimètres et heurte des barreaux. Où suis-je ? Le Bip, Bip, Bip en toile de fond s’accélère. Je renonce à bouger et j’ouvre les yeux. Allongée dans un lit, avec des barrières de chaque côté, un néon au-dessus de ma tête. Où suis-je ?

« Ah, la demoiselle est réveillée. Il était temps, on commençait à s’inquiéter » Je dirige mon regard vers la droite, d’où vient la voix. Une jeune femme s’approche de mon lit, le sourire aux lèvres. Je veux lui demander ce qui se passe mais aucun son ne sort de ma bouche. J’ai la gorge sèche. Elle s’arrête à mon chevet, tend le bras à proximité de ma tête et le Bip, Bip, Bip s’arrête. « On n’a plus besoin de ça maintenant que vous êtes de retour parmi nous » dit-elle en enlevant l’espèce de pince accrochée au bout de mon index gauche. Elle prend mon pouls. Une infirmière. « Votre famille ne va pas tarder. Ils sont allés à la Cafétéria au rez-de-chaussée pour prendre un café. Ils ne vous ont pas quitté des yeux depuis votre accident il y a quatre jours. Quelle idée de traverser sans regarder. Même si elles devraient aussi se méfier des autres, les voitures gagnent toujours contre les piétons, vous devriez le savoir » dit-elle gentiment. « Vos parents vont être soulagés que vous soyez enfin sortie du coma ». Du coma ? OK. Pas vraiment un rêve alors. Je me demande ce qui se serait passé si je ne m’étais pas décidée à revenir. Si j’avais choisi la facilité. Si l’attrait du rêve, de ce monde sans stress ni contrainte, avait pris le pas sur le charme de la vie réelle, avec ses emmerdes et ses galères mais aussi ses joies et ses émerveillements. La décision n’était pas si difficile en fin de compte. Ma vie n’est certes pas parfaite mais le plus beau des rêves ne fait pas le poids face à ma réalité : ma famille, mes amis, ma vie, mes espoirs dans un futur incertain mais malgré tout plein de promesses. Mes parents entrent dans la chambre, l’air exténué. Ma mère écarquille les yeux en me voyant éveillée et immédiatement de grosses larmes roulent sur ses joues alors qu’un sourire immense illumine son visage. Je leur souris.

Choisir c’est reprendre le contrôle. (Moi)